

Bernardin chez Staline

716

En commentant ici même le livre où M. André Gide a rapporté ses impressions désenchantées de la Russie stalinienne, nous écrivions qu'on ne saurait voir dans cette déception un changement de position véritablement valable. M. André Gide a été choqué par les réalités soviétiques beaucoup plus que troublé dans sa foi communiste. Tout au plus peut-on dire qu'à ses yeux ce n'est pas le véritable communisme qui règne en U. R. S. S., et que, par conséquent, le véritable communisme n'est pas touché par les condamnations portées sur l'U. R. S. S., comme si le véritable communisme n'était pas condamné en Russie par sa défaite elle-même.

M. André Gide lui-même serait sans doute le premier à nous dire qu'il n'a pas changé, que la société humaine de l'avenir, dont il porte en lui l'image, le désir, l'exigence, a toujours la même figure, et que ce qui a changé en lui, tout au plus, c'est l'espoir de voir cette société plus qu'à demi réalisée en U. R. S. S. Tout au plus, est-il moins sûr aujourd'hui que le mythe communiste trouve dans des forces déjà en jeu, dans des constructions déjà en cours, dans une société déjà transformée par lui une incarnation exacte; au mythe même, aux aspirations et aux espérances que ce mythe satisfaisait en lui, il n'a pas renoncé. En se déclarant solidaire de l'U. R. S. S., M. André Gide s'était peut-être trompé sur l'U. R. S. S., mais non pas sur lui-même : et c'est bien le même Gide qui revient d'U. R. S. S.

Il nous suffit, pour en être convaincus, de parcourir la relation désenchantée de son voyage. Ce que nous y trouvons dès l'abord, parfois combé, parfois déçu, c'est le même besoin d'effusion et de communion qui, avant de porter M. André Gide au communisme, a parcouru toute son œuvre, et la rattache par une filiation étroite non pas seulement, comme on l'a tant répété, à Rousseau, mais à Diderot, mais à Bernardin de Saint-Pierre, à toute la tradition naturaliste et sentimentale, moralisatrice et humanitaire du XVIII^e siècle finissant. Sans doute, à la différence de ses devanciers, M. André Gide n'a point d'affection pour le mot de vertu, mais il chérit l'innocence, qui n'est point si différente, et la société qu'il est allé chercher en U. R. S. S. et qu'il a été si déçu de n'y point trouver, c'est bien une société vertueuse au sens du XVIII^e siècle, c'est-à-dire fondée sur la vertu (ou bonté) naturelle, une société où les valeurs idéalistes — égalité, sincérité, communion fraternelles — prédomineraient sur les valeurs de civilisation. Ceux que cette filiation d'André Gide à la littérature « vertueuse » du XVIII^e siècle pourrait surprendre n'ont qu'à se reporter au *Retour d'U. R. S. S.* ; ils y pourront lire des passages qui, par les sentiments qui s'y trouvent diffus et par leur style même, peuvent passer pour des pastiches du XVIII^e siècle « larmoyant » : « Je me lève enfin pour partir. Il me demande de l'embrasser. En posant mes lèvres sur son front, j'ai peine à retenir mes larmes ; il me semble soudain que je le connais depuis longtemps, que c'est un ami que je quitte... » Et encore : « Il ne s'agit pas plus ici de beauté physique, mais un très grand nombre des pauvres gens que je voyais passer offraient à mes regards quelque chose de plus admirable encore que la beauté ; et combien d'entre eux fusse voulu presser sur mon cœur. » Ce fut peine à retenir mes larmes, ce quelque chose de plus admirable encore que la beauté, et combien d'entre eux fusse voulu presser sur mon cœur ne suffisent-ils pas, à eux seuls, à nous montrer ce que M. André Gide est allé chercher en

U. R. S. S. ? Hélas ! Il n'a pas trouvé la « vertu ».

On se défendra mal de quelque étonnement en lisant le compte rendu de l'expérience soviétique de M. André Gide. Sans doute, il a pris soin de nous dire lui-même qu'il ne sait guère imaginer, et ne comprend vraiment que ce qu'il touche : et l'on admet sans peine un excès de scrupule, qui interdit de croire même aux renseignements les plus sûrs et le plus souvent confirmés, au point de ne conclure qu'après avoir vu. Du moins, si les renseignements venus d'un pays lointain et mystérieux ne suffisent pas à créer la certitude, peuvent-ils suffire à créer le doute. Ce que M. André Gide a vu en U. R. S. S., l'effrayante misère de millions d'hommes, les immenses lacunes de l'industrialisation, le mauvais rendement des travailleurs et la mauvaise qualité des produits, la rigueur de la dictature, la puissance de la police, la renaissance de ce que l'esprit petit bourgeois a de sordide, l'inégalité énorme des salaires, la restauration des hiérarchies et des castes, et enfin l'asservissement de la pensée, tout cela a été dit, réfuté, répandu par des témoins qu'on avait toutes raisons de croire sincères ; tout cela, M. André Gide, avant son départ, avait toutes raisons de le tenir, sinon pour certain, du moins pour infiniment probable : tout cela, en un mot, il le connaissait. Qu'il voulait le vérifier, rien de plus légitime ; mais cette vérification, il semble l'avoir accueillie, sur place, comme une révélation.

Il faut bien le dire : les réalités de l'expérience soviétique, qu'il reconnaît maintenant comme certaines, auraient dû lui paraître, dès le moment de son ralliement à la cause soviétique, assez probables pour que ce choix eût différé jusqu'à plus ample information.

Reste à savoir — et c'est le problème que pose M. André Gide lui-même — si les échecs, si les faillites et les reculs du communisme en U. R. S. S. doivent être attribués aux erreurs de la révolution ou aux imperfections de l'homme lui-même. La question nous paraît impossible à résoudre. Ou plus elle est toute résolue. Sans aucun doute, c'est l'homme lui-même qui est en cause ; sans aucun doute, si l'égoïsme et le conformisme ont retrouvé leur place en U. R. S. S., si la pensée libre y est persécutée, si les inégalités sociales y sont plus que jamais profondes et visibles, la faute n'en est pas seulement à Staline : ce résultat était au contraire inscrit dans le cours inévitable des choses ; et lorsque Trotsky attribue à Staline la renaissance des hiérarchies, il a tort, parce que les hiérarchies naissent d'elles-mêmes contre ceux qui s'emparent des instruments de la puissance sociale et les autres ; et quand Trotsky attribue à Staline le triomphe de la bureaucratie, il a tort encore, parce que la bureaucratie se substitue partout et toujours, nécessairement, à l'administration élective.

Certes, si la société « vertueuse » ne règne point en U. R. S. S., c'est que l'homme n'est point « vertueux ». Mais qui le croyait « vertueux » ? M. André Gide, sans doute, et le communisme. La faillite d'un système social qui suppose, pour se réaliser et pour vivre, l'égalité, la liberté, la communion fraternelle, le dévouement social dans tous les rapports humains, cette faillite ne doit pas être attribuée aux politiques : elle ne doit pas être attribuée davantage à l'homme ; elle doit être attribuée à ceux qui ont assez méconnu la nature humaine pour fonder sur elle d'aussi déraisonnables espoirs : elle doit être attribuée à l'absurdité du système.

M. André Gide devrait savoir, par les déceptions qu'ont rencontrées ses prédécesseurs sentimentaux de la fin du XVIII^e siècle, que les sociétés fondées sur la vertu réservent de tristes surprises à leurs prophètes. Au XVIII^e siècle, la vertu a vite perdu la faveur des bergères de Trianon pour acquiescer, comme l'a remarqué M. Paul Valéry, le tranchant du complot de Robespierre. En Russie, la société nouvelle a moins apporté aux hommes l'idylle sincérité de cette autre bergérie que sont les *Nouritures*, que les ignobles machinations des procès trotskystes. Ce qui règne à Moscou, ce n'est pas Ménélaque, c'est Staline.

Thierry MAULNIER.

« Histoire d'Angleterre »

par André MAUROIS



Il est des livres qu'un « honnête » homme ne peut ignorer. Celui-ci en est un. Et la critique a déjà salué dans ce volume le chef-d'œuvre de Maurois. C'est un des grands succès des « Grandes Etudes historiques », 730 pages, 22 francs. A. Fayard et C^o, Paris.